

Freud et la révolution des années soixante en Occident

par Yvan BLOT *

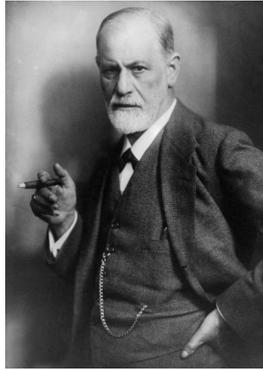


Après le prophète de la révolution religieuse Voltaire, le prophète de la révolution politique, Rousseau, le prophète de la révolution économique et sociale, Marx, nous avons le prophète de la révolution de la morale et du sexe, Freud.

Rousseau et Marx ont engendré des révolutions totalitaires qui ont commis des crimes de masse. Il n'en est pas ainsi de Freud, mais ses épigones ont réussi à provoquer une révolution « silencieuse » comme on dit au Québec, dans les années soixante, dont les conséquences sont si graves qu'elles peuvent entraîner la mort démographique, donc la mort tout court, de l'Occident et des peuples blancs (j'ose le terme puisqu'on parle de peuple noir sans provoquer de scandale semble-t-il). C'est sans doute Freud le plus actuel de nos quatre faux prophètes et son influence explique largement les particularités de la désagrégation sociale développée dans les années soixante.

Qui fut ce Schlomo Sigismund Freud, né en 1856 à Freiberg, aujourd'hui Příbor, en république tchèque, et mort à Londres par suicide assisté en 1939 ? Le père de Freud était un commerçant juif ruiné en 1859 ; La Famille, très religieuse, s'installe à Vienne. Freud y fait ses études. Au lycée, il lit Feuerbach et conservera de ses lectures de profondes convictions matérialistes, athées et scientistes. Il fait des études de médecine. Il traduit en 1880 quatre essais de Stuart Mill, le libéral anglais à tendances sociales. En 1882, il épouse Martha Bernays, la fille du grand rabbin de Hambourg. Il devient médecin et Breuer l'intéresse à un cas d'hystérie. En 1885, il soigne à la cocaïne son ami Fleischl qu'il intoxique gravement. Il va voir Charcot à Paris pour suivre des cours. En 1895 avec Breuer, il publie des études sur l'hystérie à Vienne. Il rédige l'esquisse d'une psychologie scientifique et adresse à Fliess un schéma sur la sexualité.

En 1895 encore, il adhère à l'association maçonnique juive B'nai B'rith. Il semble que cette société l'ait beaucoup aidé d'après l'allocution de lui qui fut lue par son frère le 6 mai 1926, à la loge « Vienne », Freud étant malade. Freud prononça entre 1897 et 1917 vingt et une conférences aux B'nai B'rith, notamment sur les rêves et l'inconscient mais aussi sur Emile Zola et Anatole France. Voici quelques citations de cette allocution de remerciements de Freud aux B'nai B'rith publiée dans les œuvres complètes (volume 18) parues en français aux PUF à Paris. Freud leur est d'une grande reconnaissance et s'explique ainsi : « j'étais parvenu pour la première fois à pénétrer dans les profondeurs de la vie pulsionnelle humaine (..) d'autre part, la communication de mes découvertes déplaisantes eut pour résultat de me faire perdre la plus grande partie de mes relations humaines d'alors ; je me sentais comme proscrit, évité de tous. Dans cet esseulement s'éveilla en moi le désir d'un cercle d'hommes choisis, à l'esprit élevé, qui m'accueilleraient amicalement en dépit de ma témérité. Votre association me fut désignée comme le lieu où pouvaient se trouver de tels hommes. »



Freud ajoute : « le fait que vous soyez juifs ne pouvaient que répondre à mon souhait car j'étais moi-même juif et il m'avait toujours paru non seulement indigne mais franchement insensé de le dénier ». Freud précise alors qu'il est incroyant et insensible à l'orgueil national. Mais il avoue être attiré par le monde juif par « d'obscures puissances du sentiment, d'autant plus violentes qu'elles se laissaient moins saisir en des mots ». Et surtout « c'est parce que j'étais juif que je me trouvais libre de nombreux préjugés », que cela le rendait intellectuellement libre pour critiquer mœurs et traditions.

Il conclut en disant à ses amis francs-maçons juifs : « vous avez été mon premier auditoire (..) je suis allé chercher rafraîchissement et incitation dans le commerce avec vous (..) que vous ayez signifié beaucoup pour moi, et beaucoup fait dans les années où j'étais des vôtres » (avant d'être malade) « c'est ce dont je me permets de vous assurer. Recevez donc pour autrefois comme pour aujourd'hui, mes remerciements les plus chaleureux. In W.B. und E (in Wohlwollen, Bruderliebe und Eintracht (avec bienveillance, amour fraternel et harmonie : devise du B'Nai B'rith !) votre Sigmund Freud.

Il ne faut pas en tirer la conclusion que la relation de Freud avec la communauté juive était sans nuages. Certes, avec les franc-maçons juifs, du B'nai B'rith, tout allait bien. Mais Freud se nommait lui-même avec humour « the infidel jew » et lorsqu'il publia vers la fin de sa vie « Moïse et la religion monothéiste », il suscita un tollé dans les milieux juifs. Le livre de René Major et Chantal Talagrand « Freud, biographie » montre à quel point Freud fut haï des juifs traditionnalistes ou même simplement conservateurs : « pour Abraham Yahuda, les paroles de Freud sont aussi « haineuses pour Israël que celles du plus fanatiques des Chrétiens (sic) ». Martin Buber, spécialiste du hassidisme, parle à propos du livre sur Moïse (qui soutient notamment que Moïse est égyptien), d'un « ouvrage regrettable, non scientifique et fondé sur des hypothèses indémonstrables » (..) a Max Eitington, qui s'ouvre à Freud de sa discussion avec Martin Buber, Freud répond (.) : « les phrases pieuses de Martin Buber ne feront pas de ma à mon livre « l'interprétation des rêves ». Le « Moïse » est bien plus vulnérable et je me prépare à un assaut des Juifs contre lui ». Outre les critiques juives, le père Vincent McNabb du « Catholic Herald » de Londres, juge qu' « il ne peut citer certaines pages de « l'homme Moïse », des pages qui nous incitent à nous demander si l'auteur n'est pas un obsédé sexuel ».

En résumé, Freud se sent bien parmi les juifs irrégieux ; il apprécie le sionisme dans son côté laïc. Il est fier d'être juif parce que cela lui permet de tout critiquer librement, pense-

t-il ! Mais à juste titre, les juifs attachés à leur tradition en vu en lui un dangereux démolisseur de leur culture !

Reprenons sa vie : en 1896, il utilise pour la première fois le terme « psychoanalyse » dans un article sur les causes des névroses. En 1897, il commence à interpréter la tragédie de Sophocle « Œdipe roi ». Il va en Italie mais n'ose pas aller à Rome : jeune, il détestait les Romains et admirait Hannibal, le héros « sémite » !

En 1902, l'empereur François-Joseph le nomme par décret professeur extraordinaire. En 1906, ses amis pour ses cinquante ans lui offre une médaille avec son profil gravé et au revers Œdipe ! Son ami Freud, psychanalyste hongrois, écrit : « les Etats sexuels intermédiaires » qui prend la défense des homosexuels. En 1907, Jung crée à Zurich la société Freud ! Ce dernier s'en félicite car il a peur que la psychanalyse soit considérée comme une « science juive » or Jung n'est pas juif ! En 1912, avec l'accord de Freud, Jones crée un « Comité secret pour veiller à la diffusion de la cause psychanalytique ». En 1913, Freud rompt avec Jung qui relativise l'importance de la sexualité dans le psychisme et qui s'intéresse aux mentalités collectives des peuples. En 1927, Freud publie son livre anti-religieux : « l'avenir d'une illusion ». En 1935, il publie « malais dans la civilisation ». C'est l'année où le psychanalyste Rittmeister est exécuté par les nazis pour participation au réseau Orchestre Rouge réseau de renseignement crée Pour le compte de l'armée rouge de Staline.

En 1938, se sentant menacé par le régime nazi qui annexe l'Autriche, Freud quitte Vienne pour Londres. C'est la même année qu'il publie le début de « l'homme Moïse et la religion monothéiste » qui sera tant critiqué dans les communautés juives. En 1939, 23 septembre, le médecin de Freud Max Schur lui donne la mort par injection de morphine.

Freud n'est pas qu'un médecin et l'inventeur de la psychanalyse. Il crée autour d'elle un véritable mouvement d'idées dont il pense qu'il révolutionnera la civilisation.

2. Cinq leçons sur la psychanalyse: l'homme conçu essentiellement comme un animal

Il s'agit initialement de cinq conférences prononcées aux Etats-Unis. Cyniquement, Freud écrit dans sa « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » : « l'absence d'une forte tradition scientifique et le rigorisme peu marqué des autorités officielles furent de nature à encourager en Amérique le mouvement en faveur de la psychanalyse (..) mais la lutte pour la psychanalyse ne pouvait aboutir à une décision définitive que dans les pays où elle s'était heurtée à la plus forte résistance, c'est-à-dire dans les pays de vieilles civilisation ». Dans « la question de l'analyse profane », Freud explique qu'il n'est pas nécessaire d'être médecin pour être analyste (il dit de lui-même dans ce texte : « je n'ai jamais été un véritable médecin !) mais qu'il faut bien connaître « l'histoire de la culture, mythologie, psychologie de la religion, et science littéraire. Sans une bonne orientation dans ces domaines, l'analyste reste fermé à la compréhension d'une grande partie de son matériel. » Dans le même texte, Freud dit que l'analyste est chargé du « ministère des âmes » et que cela dépasse la simple médecine !

Dans ce texte, Freud affirme aussi que « notre culture exerce sur nous une pression presque insupportable ; elle réclame un correctif. Est-il trop fantastique de s'attendre à ce que la psychanalyse (..) puisse être appelée à l'entreprise de préparer les hommes en vue d'un tel correctif ? Peut-être viendra-t-il un jour à l'idée d'un Américain de dépenser un peu de son argent pour mettre à l'école de l'analyse les travailleurs sociaux de son pays et d'en faire une troupe auxiliaire pour combattre les névroses culturelles ; ah ! ah ! Une nouvelle sorte d'Armée du Salut ! » Freud se voit comme le libérateur du moi, coincé par le ça en raison des refoulements culturels. Il écrit encore : « toute notre vie de culture est névrosée puisque les prétendus normaux ne se conduisent guère autrement que les nerveux » ; Cela rappelle le docteur Knock ou le triomphe de la médecine de Jules Romain : « tout homme bien portant est un malade qui s'ignore ! » C'est là que l'on voit la volonté de puissance de Freud en action ! Faire de la psychanalyse un outil pour réformer toute notre culture ! Freud condamne au passage ses anciens disciples Jung et Adler qui considèrent, l'un qu'il faut entendre par « sexuel » quelque chose de mystique, l'autre que la vie sexuelle est une annexe de la volonté de puissance ! Freud réaffirme que la vie sexuelle a la primauté et affirme : « il suffit de s'en tenir à l'exemple des animaux ».

Frappé par le succès de la psychanalyse aux USA il note cependant qu'il y a là-bas beaucoup de charlatans. Pourquoi ? Selon Freud, « il est incontestable que le niveau de la culture générale et de la réceptivité intellectuelle, même chez des personnes ayant fréquenté une université américaine, se situe bien plus bas qu'en Europe. (..) Deuxièmement, l'Américain n'a pas le temps. Certes, time is money mais on ne comprend pas tout à fait pourquoi le temps doit être converti en argent avec une telle hâte (..) l'Américain n'arrive donc à rien, même dans nos institut d'enseignement parce qu'il y reste en général un temps trop court. » Puis Freud ajoute : « le surmoi américain semble diminuer de sévérité à l'égard du moi quand il s'agit de ce qui intéresse le profit ».

Revenons aux « cinq leçons » : dans ce petit livre où Freud prétend ne pas avoir créé la psychanalyse, (il dira l'inverse plus tard) Freud se démarque de la médecine : « ne craignez pas qu'une formation médicale soit nécessaire pour suivre mon exposé. Nous ferons route un certain temps avec les médecins mais nous ne tarderons pas à prendre congé d'eux pour suivre le Dr Breuer dans une voie tout à fait originale ». Le Dr Breuer essayait de soigner une hystérique en la faisant parler. Sa maladie (hydrophobie) venait d'une émotion produite par un événement dont elle n'avait plus conscience, (un chien buvant dans un verre). Rendre conscience a guéri le symptôme. Tel est le thème de la première leçon : l'inconscient.

La deuxième leçon introduit la notion de refoulement. Selon Freud, « la théorie du refoulement est le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse ». Pour Freud, ses trois innovations sont 1/ la théorie du refoulement 2/ la conception de la sexualité infantile 3/ l'interprétation des rêves. Il donne un exemple clair : un conférencier est troublé par un grossier personnage. Plusieurs auditeurs le mettent à la porte : le « refoulent » ! Il y a conflit entre deux forces, l'une consciente, l'autre non. Mais la force inconsciente va se venger. « Le refoulement est pourtant resté inefficace car voilà qu'au dehors, l'expulsé fait un vacarme épouvantable ». Il faut parlementer. Il peut revenir à condition de ne pas interrompre l'orateur. « On décide de supprimer le refoulement et le calme et la paix renaîtraient. » Voilà une image assez juste de la tâche qui incombe au médecin dans le

traitement psychanalytique des névroses, conclut Freud. C'est l'amorce d'une croyance dans les bienfaits du laxisme.

Dans la 3^{ème} leçon, Freud introduit la notion de complexe : « tout groupe d'éléments représentatifs liés ensemble et chargés d'affects ». Le psychanalyste doit rechercher les complexes refoulés à l'occasion des rêves. Selon Freud, « l'interprétation des rêves est en réalité la voie royale de la connaissance de l'inconscient, la base la plus sûre de nos recherches, et c'est l'étude des rêves plus qu'aucune autre qui vous convaincra de la valeur de la psychanalyse (..) Quand on me demande comment peut-on devenir psychanalyste, je réponds : par l'étude de ses propres rêves ». Selon lui, « par le rêve, c'est l'enfant qui continue à vivre dans l'homme avec ses particularités et ses désirs, même ceux qui sont devenus inutiles. C'est d'un enfant, dont les facultés étaient bien différentes des aptitudes propres à l'homme normal, que celui-ci est sorti. Mais au prix de quelles évolutions, de quels refoulements, de quelles sublimations, de quelles réactions psychiques, cet homme normal s'est-il peu à peu constitué, lui qui est le bénéficiaire, et aussi en partie la victime d'une éducation et d'une culture si péniblement acquise ! »

On voit le double jugement de Freud sur la culture : d'une part, elle est indispensable, d'autre part, elle fait souffrir l'homme ! Son penchant est de dire qu'il ne faut accepter de la culture que ce qui est démontrable scientifiquement car cela seul est un savoir (la question de l'analyse profane ; œuvres complètes ; vol 18. puf p.13). C'est cette erreur scientifique, qui le rapproche des théoriciens marxistes. Hayek a montré qu'il y a d'autres savoirs, ceux des traditions, sélectionnés par l'histoire, et non inventés a priori par la raison ou expérimentés en chambre ! C'est le cas de la morale. Bien qu'admettant le caractère indispensable de la culture, Freud en sera un démolisseur comme tous les rationalistes « constructivistes » !

Un autre aspect de mouvement psychanalytique est sa capacité à mettre l'adversaire en position défensive, comme le marxisme. Si vous êtes antimarxiste, cela ne fait que trahir votre nature de bourgeois, conscient ou non ! vos affirmations n'ont pas de valeur sinon de montrer la justesse du marxisme (vous êtes le produit de votre classe). Si vous critiquez Freud, de même, c'est que vous êtes un refoulé, presque un malade sans le savoir ! Freud écrit : « que veut le psychanalyste ? Ramener à la surface de la conscience tout ce qui en a été refoulé (..) le psychanalyste provoque donc chez ceux qui en entendent parler, la même résistance qu'elle provoque chez les malades. C'est de là que vient sans doute l'opposition si vive, si instinctive, que notre discipline a le don d'exciter. Cette résistance prend le masque de l'opposition intellectuelle et enfante des arguments analogues à ceux que nous écartons chez nos malades (..) Tout comme chez eux, nous pouvons constater chez nos adversaires que leur jugement se laisse influencer par des motifs affectifs d'où leur tendance à la sévérité » ! Toujours l'argument du docteur Knock : un bien portant est un malade qui s'ignore !

La 4^{ème} leçon est importante car c'est celle où Freud expose que les symptômes morbides sont liés surtout à la sexualité : « même des savants qui s'intéressent à mes travaux psychologiques inclinent à croire que j'exagère la part causale du facteur sexuel (..) mais l'expérience prouve que les tendances non sexuelles ne jouent pas un tel rôle (..) l'attitude des malades ne permet guère, il est vrai, de démontrer la justesse de ma proposition. Au lieu de nous aider à comprendre leur vie sexuelle, ils cherchent au contraire à la cacher par tous les moyens (..) et ils n'ont pas tort ; le soleil et le vent ne sont guère

favorables à l'activité sexuelle DANS NOTRE SOCIÉTÉ ». Ce sujet sera d'ailleurs source de conflits chez les psychanalystes. L'école de Zurich, avec Jung, va se rebeller contre le freudisme viennois. Mais indiscutablement, c'est le thème de la libération de la sexualité qui va faire la gloire du freudisme en Occident et singulièrement en Amérique où d'après Freud lui-même, le libéralisme, le féminisme et l'absence de culture seront des facteurs favorables !

Freud introduit l'idée de « sexualité infantile » en élargissant la notion de sexualité à tout plaisir physique. « Ces puissants désirs de l'enfant, je les considère comme sexuels (..) L'instinct sexuel de l'enfant est très compliqué (..) tout d'abord, il est indépendant de la fonction de reproduction (..) il sert à procurer plusieurs sortes de sensations agréables que nous désignons du nom de plaisir sexuel par suite de certaines analogies ». Raisonner analogique donc arbitraire, dirons-nous ! Ensuite, Freud va s'attaquer à la notion de « normal » : il parle de « sexualité dite normale de l'adulte » (p. 60 ; cinq leçons) ; Ce relativisme de principe entraînera toutes sortes d'affirmations parfaitement gratuites : « On peut attribuer à chaque enfant, écrit Freud, une légère disposition à l'homosexualité (p. 65) » ou encore : « lorsqu'à la puberté surgit la grande marée des besoins sexuels, ceux-ci trouveront dans les résistances (de l'éducation) des digues qui les obligent à suivre les voies dites normales et les empêchent d'assumer les tendances victimes du refoulement ». Ce qui n'est pas « normal » est donc toujours une victime ! Freud étudiera parmi ces interdictions celle de l'inceste avec ses réflexions sur le mythe d'Œdipe ! Chaque enfant veut tuer son père et coucher avec sa mère de façon inconsciente ! Sophocle aurait été surpris, lui qui voulait surtout montrer des crimes extrêmes involontaires chez un héros adulte !

Freud précise cependant (p67) : « peut-être me fera-t-on l'objection que tout cela n'est pas de la sexualité. J'emploie le mot dans un sens beaucoup plus large que l'usage ne le réclame, soit ! Mais la question est de savoir si ce n'est pas l'usage qui l'emploie dans un sens beaucoup trop étroit, en le limitant au domaine de la reproduction (sic) ». En fait, Freud veut pouvoir dénoncer une « répression sexuelle » et adapte les mots en conséquence. Ce n'est pas un hasard sans doute si ce besoin de dénonciation est né dans des sociétés puritaines comme la bourgeoisie viennoise du 19^{ème} siècle ou l'Amérique du Nord. Le Freudisme est sans doute une réaction à ce puritanisme du 19^{ème} siècle, bien différent de l'ambiance aristocratique du 18^{ème} siècle sur ce point.

La 5^{ème} leçon a pour objet de généraliser les analyses précédentes sur les malades individuels afin d'attaquer « notre » civilisation considérée comme réprimant de façon insupportable notre nature animale.

Pour Freud, il y a deux vérités préalables : 1/ Nous sommes essentiellement des animaux 2/ Seule la science peut nous libérer. Il est scientifique comme Marx. Mais sa « science » repose souvent sur des généralisations a priori peu rigoureuses : « les hommes tombent malades, écrit-il, quand par suite d'obstacles extérieurs ou d'une adaptation insuffisante, la satisfaction de leurs besoins érotiques leur est refusée dans la réalité (..) Ils se réfugient dans la maladie afin de pouvoir grâce à elle obtenir les plaisirs que la vie leur refuse ».

Il écrit aussi : « l'homme énergique et qui réussit, c'est celui qui parvient à transmuter en réalités les fantaisies du désir ». Le marquis de Sade, éminent révolutionnaire républicain,

ne disait pas autre chose. La tradition consiste au contraire à soumettre « les fantaisies du désir » à la volonté.

Freud, entouré de malades, a tendance à tout réduire à la maladie : « la névrose, écrit-il encore, remplace à notre époque le cloître où avaient coutume de se retirer toutes les personnes déçues par la vie ou trop faibles pour la supporter ». C'est un peu facile de dire cela des moines !

Pour Freud, les désirs inconscients libérés par la psychanalyse deviennent inoffensifs par trois voies : 1/ La réflexion permise par le traitement 2/ le retour à la fonction normale par abolition du refoulement 3/ La sublimation : dans ce dernier cas, le but sexuel est remplacé par un objectif « plus élevé et de plus grande valeur sociale. C'est à l'enrichissement psychique résultant de ce processus de sublimation que sont dues les plus nobles acquisitions de l'esprit humain ». Mais Freud pense aussi qu'il faut limiter cette sublimation car il ne faut pas trop contredire l'animal en nous. Qu'est-ce que « trop » en la matière ? Freud insiste : « notre civilisation qui prétend à une autre culture, rend en réalité la vie trop difficile à la plupart des individus et, par l'effroi de la réalité, provoque des névroses sans qu'elle ait rien à gagner à cet excès de refoulement sexuel. Ne négligeons pas tout à fait ce qu'il y a d'animal dans notre nature (..) de même que dans une machine, on ne peut transformer en travail mécanique utilisable la totalité de la chaleur dépensée, de même on ne peut espérer transmuter intégralement l'énergie provenant de l'instinct sexuel. »

Il faut donc satisfaire l'instinct sexuel, mais comme Freud entend celui-ci au sens le plus large et qu'il relativise la notion de comportement sexuel normal, il ouvre la porte à un laxisme généralisé que nous connaissons bien aujourd'hui. Il termine son livre par l'histoire du cheval de Schilda, afin d'assimiler encore un peu plus l'homme à un animal. Des paysans veulent habituer leur cheval à manger moins d'avoine pour faire des économies. A force de réduire la ration, l'animal meurt et personne ne comprend pourquoi !

Dans ses « contributions à l'histoire de la psychanalyse », Freud règle ses comptes avec ses disciples dissidents Adler et Jung et refusent qu'ils utilisent la psychanalyse dès lors qu'ils ne croient pas à la fonction centrale de la sexualité. Pourtant, plus tard, Freud est plus nuancé et admet qu'à côté de la libido il y ait une autre force, la « pulsion de mort ». En tous cas, il avait le sentiment d'avoir fait œuvre révolutionnaire : (il parle de « conclusions révolutionnaires" p 136. Payot). Pour lui, l'homme a subi trois blessures narcissiques (une difficulté de la psychanalyse ; 1916) : celle de Copernic prouvant qu'il n'est pas au centre de la création, celle de Darwin montrant que l'homme est un animal comme un autre, produit de l'évolution et enfin celle de Freud lui-même montrant que l'homme ne peut pas entièrement se maîtriser. Il se met donc au niveau de Copernic ou Darwin ! Cela l'incite à régler ses comptes avec la religion.

3/ « l'avenir d'une illusion » ou la religion considérée comme névrose collective

Pour Freud, les dogmes de la religion, c'est de la psychologie projetée sur le monde extérieur. Dans un courrier à Jung, du 2 janvier 1910, il écrit : « la raison dernière du besoin de religion m'a frappé comme étant l'impuissance de l'enfant (..) il ne peut se représenter le monde sans parents et il s'octroie un Dieu juste et une nature bonne ». Mais sa thèse va

plus loin : « la religion serait la névrose de contrainte de l'humanité. D'après Jacques André qui préface « l'avenir d'une illusion » chez les PUF, « névrotique et fille du complexe paternel, quand elle commande : tu ne tueras point, la religion est psychotique, et fille des premières angoisses infantiles quand elle garantit la vie éternelle. Bien peu de chose, dans ce dernier cas, distingue l'illusion de l'hallucination : la religiosité tend à restaurer sur un mode hallucinatoire, le narcissisme illimité corrélatif du sentiment d'impuissance de l'enfant. » C'est un délire de masse, un narcotique, écrit Freud proche de Marx qui parle d'opium du peuple.

Cette critique de la religion emprunte à la tradition philosophique des Lumières. On pense que l'influence de Feuerbach a été essentielle. Freud espère que la vérité scientifique remplacera les illusions religieuses, de même qu'il espère que le psychanalyste, « ministre de âmes » selon sa propre formule, remplacera le prêtre. Dès lors, la psychanalyse est plus qu'une technique, c'est une philosophie. En 1928, Freud écrit à Pfister : « je ne sais si vous avez deviné le lien entre « l'Analyse profane » et « l'illusion » ; dans le premier livre, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre, contre les prêtres ». La psychanalyse devient impérialiste ; « selon Freud, « le premier, j'avais essayé en 1910 d'aborder les problèmes liés à la psychologie religieuse, en établissant une analogie entre le cérémonial religieux et celui des névrosés. Dans son travail sur la piété du comte de Zinzendorf, le Dr Pfister, pasteur à Zurich, a tenté de rattacher la rêverie religieuse à l'érotisme pervers (..) dans les quatre chapitre dont se compose mon ouvrage « Totem et tabou », j'ai essayé d'appliquer la méthode analytique à des problèmes qui, se rattachant à la psychologie des peuples, nous font remonter aux origines des institutions les plus importantes de notre civilisation : organisation politique, morale, religion mais aussi interdiction de l'inceste et remords ».

Dans ce programme impérialiste, il n'y a plus de place pour la religion. Selon Freud, la psychanalyse « repose sur la conception scientifique générale du monde, avec laquelle la conception religieuse reste incompatible ». Et il enfonce le clou dans ses « Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse : « c'est notre meilleur espoir pour l'avenir que l'intellect, l'esprit scientifique, la raison, parvienne avec le temps à la dictature dans la vie psychique de l'homme (35^{ème} conférence). Mais Freud n'est pas si convaincu que cela de la victoire possible du « Dieu Logos. Selon Jacques André, les approches de la religion par Freud, l'approche névrotique et l'approche psychotique évaluent l'avenir de façon opposée.

« Sur le versant névrotique, la religion apparaît comme sœur du refoulement : « retarder le développement sexuel et hâter l'influence religieuse » ne sont-ils pas selon Freud les deux points principaux de la pédagogie d'aujourd'hui ? (???) Formation religieuse et névrose de contrainte ont toutes deux pour base le renoncement à certaines motions pulsionnelles. La première invite à sacrifier son plaisir pulsionnel à la Divinité, la seconde au surmoi, héritier de l'autorité paternelle. Ce point commun est porteur d'espoir : si la religion est comparable à une névrose d'enfance, il est permis d'être suffisamment optimiste pour supposer que l'humanité surmontera cette phase névrotique, comme tant d'enfants dépassent, en grandissant, leur névrose qui est similaire ». (..)

Sur le versant psychotique, celui de l'accomplissement hallucinatoire, (illusoire) des souhaits les plus anciens, les plus forts et les plus pressants de l'humanité, la religion occupe un bastion autrement inexpugnable, aussi hors de portée des arguments de la

science (..) la force de nuisance de ce que l'on nomme aujourd'hui « intégrisme », Freud en évoque une première manifestation avec le procès de Dayton » (sur l'enseignement du darwinisme au USA) . Cette fois, l'espoir d'une évolution culturelle au profit du logos s'effondre en même temps que faiblit l'optimisme de Freud : « il n'y a pas de danger qu'un homme de croyance et de piété, subjugué par mon exposé, se laisse arracher sa croyance ! »

Au début de son livre, Freud estime que l'homme fait plus de progrès dans la domination de la nature que pour la régulation des affaires des hommes entre eux. Il exprime ainsi son rêve : « une nouvelle réglementation des relations humaines ne serait pas forcément impossible, qui fasse échec aux sources de mécontentement envers la culture en renonçant à la contrainte et à la répression pulsionnelle de sorte que les hommes pourraient sans être perturbés par leur discorde interne, s'adonner à l'acquisition des biens et la jouissance de ceux-ci. Ce serait l'âge d'or ». On voit à quel point Freud est matérialiste et qu'il ignore les bienfaits de tout idéal héroïque.

Mais il ne croit pas en cet âge d'or. Il faudra toujours une répression car l'état de nature serait bien pire que l'état actuel, cette répression doit être la plus faible possible pour éviter la révolte et le mécontentement. Selon lui, « lorsqu'une culture n'est pas parvenue à dépasser l'état où la satisfaction d'un certain nombre de participants présuppose l'oppression de certains autres, de la majorité peut-être, et c'est le cas de toutes les cultures actuelles, il est alors compréhensible que ces opprimés développe une hostilité intense à l'encontre de la culture ». Freud va tenter de s'appuyer sur cette force.

L'homme enfant est désarmé. Il va donc essayer, de façon infantile, de se trouver un père protecteur. « L'impuissance des hommes demeure, et avec elle, le désir d'un père, ainsi que des dieux. Les dieux conservent leur triple tâche : exorciser les effrois de la nature, réconcilier avec la cruauté du destin (la mort) et dédommager des souffrances et privations qui sont imposées à l'homme par la vie civilisée en commun. » Les dieux étant assez défaillants dans les deux premières fonctions, c'est la troisième (la morale) qui se développe. Celle-ci est fondée divinement, venant d'un Dieu créé par l'homme mais dont il a peur.

Les « vérités » religieuses sont indémontrables depuis toujours. Il n'y a rien au-dessus de la raison. D'où vient la force interne des religions ? Pour Freud, « ce sont des illusions, accomplissements des souhaits les plus anciens, les plus forts et les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force, c'est la force de ces souhaits. » Ces illusions soulagent des conflits de l'enfance provenant du complexe paternel. Selon Freud, « il reste caractéristique de l'illusion qu'elle relève des souhaits humains ; elle se rapproche à cet égard de l'idée délirante en psychiatrie » mais à l'inverse du délire, elles ne sont pas nécessairement fausses. Mais les illusions, comme les idées délirantes, sont indémontrables donc irréfutables.

Ici, Freud est tenté d'aller plus loin : « tel autre fonds culturel, que nous tenons en haute estime et par quoi nous laissons dominer notre vie, ne serai-t-il pas de nature analogue ? Les présupposés qui règlent nos dispositifs étatiques ne doivent-ils pas également être appelés illusions ? Les relations entre les sexes dans notre culture ne sont-elles pas troublées par une illusion (..) Une série d'investigations s'ouvre ici dont le résultat devrait être décisif pour l'édification d'une « vision du monde ». Freud montre bien ici son

ambition philosophique : on est loin de la seule médecine ! Mais il précise qu'il va sans tenir pour l'instant au seul combat contre l'illusion religieuse. Il affirme : « je soutiendrai l'affirmation qu'il y a un plus grand danger pour la culture à maintenir son rapport présent à la religion qu'à le défaire (..) la religion a manifestement rendu de grands services à la culture humaine, elle a beaucoup contribué à dompter les pulsions associées, mais pas suffisamment (..) il est douteux que les hommes, à l'époque où les doctrines religieuses exerçaient une domination sans restriction, aient été dans l'ensemble plus heureux qu'aujourd'hui ; plus moraux, ils ne l'étaient certainement pas (..) de tout temps, l'immoralité n'a pas trouvé dans la religion moins d'appui que la moralité ». De plus, l'esprit scientifique en se diffusant, décrédibilise la religion et montre « la similitude fatale entre les représentations religieuses que nous révérons et les productions de l'esprit des époques et peuples primitifs ». Pour Freud, il faut soit tenir les gens dans l'ignorance, soit réviser les relations entre culture et religion, car il y a un danger que sans religion, les hommes se massacrent (P40).

Toutefois, « notre plaidoyer pour donner un fondement purement rationnel aux prescriptions de la culture, donc pour les ramener ç une nécessité sociale, se trouve ici soudain interrompu par un scrupule (..) les motifs purement rationnels sont chez l'homme, aujourd'hui encore, de peu de poids face aux impulsions passionnelles » mais c'est dans la mesure où l'homme reste un enfant. Pour Freud, l'enfant ne peut progresser vers la culture que par une phase de névrose car sa raison ne peut commander ses pulsions d'où l'utilité du refoulement. Mais ce dernier crée une névrose d'angoisse, qui en général, est dépassée à l'état adulte.

De même, « la religion serait la névrose de contrainte universelle de l'humanité ; comme celle de l'enfant, elle serait issue du complexe d'Œdipe, de la relation au père (..) cela concorde bien aussi avec le fait que l'homme de croyance et de piété est éminemment protégé contre le danger de certaines affections névrotiques ; l'adoption de la névrose universelle le dispense de la tâche de former une névrose personnelle ».

Mais « l'heure est vraisemblablement venue, comme dans le traitement analytique du névrosé, de remplacer les succès du refoulement par les résultats du travail de l'esprit (..) la tâche qui nous est assignée (???) réconcilier les hommes avec la culture, sera largement résolue par cette voie ».

Mais Freud n'ignore pas l'objection du danger qu'il y a à vouloir se passer de la religion. Il imagine l'argument de l'adversaire, fort bien vu : « au demeurant, n'avez-vous tiré aucune leçon de l'histoire ? Une telle tentative pour relayer la religion par la raison a bel et bien été déjà faite une fois, tentative officielle et de grand style. Vous vous souvenez bien de la Révolution française et de Robespierre ? Mais aussi de la brièveté et du lamentable insuccès de l'expérience. Elle est maintenant répétée en Russie, et nul besoin de nous demander quelle en sera l'issue. Ne pensez-vous pas que nous sommes endroit de supposer que l'homme ne peut se passer de religion ? »

Freud répond : « certes, les hommes sont ainsi, mais vous êtes-vous demandé s'il est nécessaire qu'ils soient ainsi, si leur nature la plus intime les y oblige ? (..) Pensez au contraste affligeant qui existe entre l'intelligence radieuse d'un enfant en bonne santé et la

faiblesse de pensée de l'adulte moyen. Serait-il si impossible que l'éducation religieuse précisément porte une grande part de responsabilité dans cette atrophie relative (sic) » ?

Freud accuse la religion de freiner le développement de l'homme vers la rationalité. « Retarder le développement sexuel et hâter l'influence religieuse sont bien les deux points principaux du programme de pédagogie d'aujourd'hui, n'est-ce pas ? Lorsqu'ensuite s'éveille la pensée de l'enfant, les doctrines religieuses sont devenues d'ores et déjà inattaquables. (..) Celui qui est parvenu à accepter sans critique toutes les absurdités que lui offrent les doctrines religieuses, et même à fermer les yeux sur leurs mutuelles contradictions, n'est pas quelqu'un dont la faiblesse de pensée doive nous surprendre outre mesure. Or, nous n'avons pas d'autre moyen pour dominer nos pulsions que notre intelligence ».

On voit ici l'arrogance de Freud qui fait bon marché de tous les grands cerveaux qui avaient la foi ! De plus, il affirme que seule l'intelligence domine les pulsions alors qu'il sait que c'est faux : sans affectivité, l'intelligence ne peut commander les pulsions. Il tombe ici dans l'erreur courante qui consiste à négliger notre cerveau affectif, intermédiaire entre le cerveau « intellectuel » et le cerveau reptilien, celui qui commande les pulsions.

Freud avoue qu'il n'est sûr de rien : « peut-être l'effet de l'interdit de pensée par la religion n'est-il pas aussi grave que je le suppose, peut-être se révèle-t-il que la nature humaine reste ce qu'elle est, même si l'on ne mésuse pas de l'éducation afin d'assurer la soumission à la religion. Je ne le sais pas, et vous non plus ! »

Mais il ajoute ensuite cette remarque étonnante : « mais accordez-moi (..) que cela vaut la peine de faire la tentative d'une éducation irrégulière. Si elle s'avère insatisfaisante, je suis prêt à abandonner la réforme et à revenir au jugement antérieur purement descriptif : l'homme est un être à l'intelligence faible, qui est dominé par ses souhaits pulsionnels ». Quel mépris de l'homme ! Quelle prétention de voir dans tout homme croyant un crétin ! Et vouloir faire des expériences sur l'éducation des enfants sans être sûr de rien ! Freud prend vraiment l'être humain pour une matière première !

Il ne faut pas selon lui supprimer d'un seul coup la religion : « celui qui, des décennies durant, a pris un somnifère ne peut naturellement pas dormir si on le lui retire. Que l'action des consolations religieuses puisse être assimilée à celle d'un narcotique, voilà qui est joliment illustré en Amérique. Là-bas, on veut, visiblement sous l'influence de la domination des femmes, retirer aux êtres humains tous les stimulants, stupéfiants et excitants (allusion à la prohibition de l'alcool de 1920 à 1933) et en dédommagement, on les gave de la crainte de Dieu. »

Freud ne peut se résoudre à laisser l'homme vivre avec la religion : « l'infantilisme est destiné à être surmonté, n'est-ce pas ? L'être humain ne peut pas rester éternellement enfant, il faut qu'il finisse par sortir à la rencontre de la vie hostile. (..) Laissez-nous toujours espérer (..) en dégageant de l'au-delà ses attentes, et en concentrant sur la vie terrestre toutes les forces ainsi libérées, il pourra vraisemblablement obtenir que la vie devienne supportable pour tous et que la culture n'opprime plus personne. »

Freud prévoit l'objection qui consiste à dire que la religion sera remplacée par des idéologies intolérantes : « vos efforts se réduisent à tenter de remplacer une illusion d'une

grande valeur affective et qui a fait ses preuves par une autre, indifférente, qui, elle, ne les a pas faites. »

Mais Freud dit que ses illusions à lui ne sont pas un délire ni une névrose et que la religion, face à la science, au Dieu Logos comme il dit, est une cause perdue. « il faut bien que vos doctrines religieuses soient abandonnées, peu importe si les premières tentatives échouent, peu importe si les premières formations substitutives s'avèrent sans consistance ! » Freud dit qu'il est prêt à renoncer à nos souhaits infantiles et que la science va donner à l'homme toujours plus de puissance : « non ! Notre science n'est pas une illusion ! Mais ce serait une illusion de croire que nous pourrions recevoir d'ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner ». L'art, la poésie, la philosophie « existentielle » ne comptent pas ! Freud est vraiment un scientifique typique de son époque, comme Marx, Hitler et bien d'autres !

4/ Le malaise dans la culture : la société bien portante est une malade qui s'ignore !

C'est l'un des derniers livres de Freud et le plus philosophique. Il dédicça en 1931 un exemplaire à son ami Romain Rolland, pacifiste et admirateur de l'URSS : « A son grand ami océanique, l'animal terrestre Sigmund Freud ! Le livre commence par une attaque contre la religion, assimilée à un stupéfiant ou à une diversion pour supporter une vie trop dure !

S'opposant à toute finalité idéaliste de la vie, Freud dit que l'homme aspire au bonheur, c'est-à-dire l'absence de douleur et le plaisir maximum ! On pense à Nietzsche qui dit : le bonheur, n'y croient que les vaches, les femmes et les Anglais !!! Pour Freud, « c'est simplement le programme du principe de plaisir qui pose la finalité de la vie ! » Pour se protéger contre la souffrance, l'homme invente un délire de masse : la religion ! Par contre, l'amour sexué « nous fournit le modèle de notre aspiration au bonheur ». L'art pose un problème à Freud car « il n'apparaît pas clairement que la beauté apporte un profit (sic !) mais il trouve sa réponse : « la beauté dérive du domaine de la sensibilité sexuelle »

Le plaisir, c'est le bonheur ! La souffrance est le mal ! Or elle vient de la puissance de la nature de la faiblesse de notre corps et des mauvaises relations entre les hommes. La dernière cause est insupportable, or elle est culturelle ! Il précise : « on découvre que l'homme devient névrosé parce qu'il ne peut supporter le degré de refoulement que lui impose la société au service de ses idéaux culturels ». Freud voit bien que la technique est ambivalente et peu apporter autant de malheur que de bonheur ! La culture, elle, est l'ensemble des dispositifs qui nous éloignent de notre condition animale : logique qu'elle nous fasse souffrir !

Freud précise encore : « l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux dans sa ressemblance avec Dieu » puis il explique que « le niveau de culture d'un pays (..) c'est ce qui lui est utile. Or, la culture exige la beauté, la propreté et l'ordre : Freud ne voit pas en quoi la beauté est utile.

Sa façon de voir la liberté est curieuse : « le remplacement de la puissance de l'individu par celle de la communauté est le pas culturel décisif (..) la liberté individuelle n'est pas un bien de culture. C'est avant toute culture qu'elle était la plus grande (..) la poussée de

la liberté se dirige donc (..) contre la culture en général (..) nous nous sommes gardés de souscrire au préjugé qui veut que la culture soit synonyme de perfectionnement, qu'elle soit la voie assignée de l'homme vers la perfection ». Tout cela est gratuit : on sait aujourd'hui que la liberté est justement le produit fragile d'une haute culture, et que ce produit fragile doit être protégé et qu'il peut dégénérer.

Freud, tout en affirmant qu'il ne défend pas l'état de nature (où l'agression est libre), ne cesse démolir la culture : « nous avons trouvé que l'ordre et la propreté sont des revendications culturelles essentielles, bien que leur nécessité vitale n'apparaisse pas précisément comme évidente, pas plus que leur aptitude à être des sources de jouissance » ; on voit que Freud n'a jamais vécu dans un bateau ou risqué sa vie dans les commandos pour dire que l'ordre n'est pas vital ! Répression, refoulement, renoncement, telle est la culture.

Pour Freud, cette culture répressive est affaire d'hommes. Il écrit (page 46) que tout ce que donne l'homme à la culture, il le retire à la femme « peu apte aux sublimations pulsionnelles (sic) : donc la femme est hostile à la culture (voir l'Amérique). Toutefois, il considère qu'entre l'homme et la femme, il y a des différences anatomiques et non psychologiques (???)

De plus, Freud affirme : l'animal humain a une prédisposition bisexuelle sans équivoque. Notre société est injuste en ne valorisant que le mariage hétérosexuel monogamique et indissoluble : « seules les natures débiles, écrit-il, se sont pliées à une intrusion aussi poussée dans leur liberté sexuelle » ! Les autres sont névrosés.

Il pense que « les tentations ne font que croître par suite d'un refusement continu tandis qu'elles se relâchent en cas de satisfaction occasionnelle » : Freud va à l'encontre de tout ce que l'on sait des drogues : en consommer accroît le besoin ; sa thèse qu'il faut céder aux pulsions pour les calmer ne se vérifie pas du tout, et on le voit bien dans le comportement criminel.

Il s'attaque au principe du Christ : « aime les autres comme toi-même » qui lui semble absurde car l'homme a un penchant vers l'agression qu'on ne peut nier. Il s'attaque aussi au communisme : « en Russie, une nouvelle culture communiste trouve son support psychologique dans la persécution des bourgeois. On se demande seulement avec inquiétude ce que les Soviétiques entreprendront une fois qu'ils auront exterminé leurs bourgeois ».

Pas de salut à l'est ni à l'ouest ! Pour Freud, « s'impose à nous le danger d'un état que l'on peut nommer la misère psychologique de la masse. » Ce danger lui paraît menaçant dans une société égalitaire où il n'y a pas d'élites pour former la masse. « L'état de l'Amérique fournirait une bonne occasion d'étudier ce dommage culturel redouté ».

Toutefois dans cet écrit tardif, Freud corrige sa doctrine initiale fondée sur la seule pulsion sexuelle : « j'adopterai le point de vue selon lequel le penchant à l'agression est une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de l'homme et je reviendrai à l'idée que la culture trouve en elle son obstacle le plus fort ». La vie est donc une concurrence entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, entre Eros et Thanatos : le freudisme tardif n'est donc

plus optimiste. Cette idée que la culture s'oppose au développement des agressions reste toutefois une idée fort juste !

Toutefois, il continue à opposer culture et bonheur : « le sentiment de culpabilité est le problème le plus important du développement de la culture ; (..) montrer que le prix à payer pour le progrès de la culture est une perte de bonheur ! » Il ne semble pas lui venir à l'esprit que l'homme éthique et cultivé peut vivre dans l'enthousiasme ! Toutefois, la citation de Shakespeare page 77 est bien vue : Freud pense que la jeunesse n'est pas préparée à l'agression et que « la conscience morale peut faire de nous des lâches » : on voit cela en Occident avec l'hypermorale de la repentance !

A la fin du livre, Freud reprend sa condamnation d'une culture selon lui trop répressive : « dans la recherche sur les névroses et dans la thérapie des névroses, nous en venons à élever deux reproches contre le surmoi de l'individu : il se soucie trop peu, dans la sévérité de ses commandements et interdits, du bonheur du moi, en ne prenant pas suffisamment en compte les résistances contre leur observance, la force pulsionnelle du ça et les difficultés du monde environnant réel. Aussi sommes-nous très souvent obligés, dans une visée thérapeutique, de combattre le surmoi et nous nous efforçons de rabaisser ses revendications. Nous pouvons élever des objections tout à fait semblables contre les exigences éthiques du surmoi de la culture (..) la domination sur le ça ne peut s'accroître au delà de limites déterminées. Exige-t-on davantage, alors on engendre chez l'individu la révolte ou la névrose, ou bien on le rend malheureux » et Freud dit que ce malheur rend aussi malheureux qu'une agression !!!

Ici, on voit les erreurs de Freud : utiliser le pathologique pour en déduire le normal (encore que Freud ne cesse de critiquer la notion de « normal) ; utiliser la cure d'un individu pour en tirer des conséquences sur toute une culture, dire que dominer le ça est limité sans jamais dire où sont les limites (!) : tout ceci n'est guère rigoureux.

Il explique que le commandement chrétien « aimer les autres comme soi-même » est impraticable donc dangereux (à ce compte, il faut supprimer tout idéal !), que l'éthique n'aura d'influence que si les promesses de vie éternelle disparaissent au profit d'une rémunération sur terre, que l'éthique « n'a rien à offrir si ce n'est la satisfaction narcissique d'être en droit de se considérer comme meilleur » or justement, cette satisfaction « narcissique » ou « sens de l'honneur » (mot ignoré par Freud) joue un rôle central !

Le matérialisme de Freud est patent : « il me paraît à moi aussi indubitable qu'une réelle modification dans les relations des hommes à la possession des biens sera ici d'un plus grand secours que tout commandement éthique ; mais cette clairvoyance des socialistes est troublée par une nouvelle méconnaissance idéaliste de la nature humaine et rendue sans valeur au niveau de l'exécution ».

La vision que Freud se fait de l'humanité est si caricaturalement matérialiste qu'il ne peut expliquer en aucun cas le comportement du soldat à la guerre, l'héroïsme, le sentiment de l'honneur et toute forme d'ascèse ! Et pourtant, cette vision réductrice est largement acceptée aujourd'hui !

Le syndrome du docteur Knock réapparaît ici : tous les biens portants dit normaux sont en fait des malades : « si le développement de la culture ressemble tant à celui de l'individu et travaille avec les mêmes moyens, ne serait-on pas fondé à diagnostiquer que maintes cultures, ou époques de culture, peut-être l'humanité toute entière, sont devenues « névrosées » sous l'influence des tendances de la culture (..) je me suis efforcé d'écarter de moi le préjugé enthousiaste voulant que notre culture soit le bien le plus précieux que nous possédions ou puissions acquérir et que sa voie ait à nous mener nécessairement à des sommets de perfection insoupçonnée ». Freud dit que c'est difficile de pouvoir psychanalyser la société toute entière mais conclut : « malgré tout ces difficultés, on peut s'attendre à ce qu'un jour, quelqu'un s'engage dans l'entreprise hasardeuse d'une telle pathologie des communautés culturelles.

Freud, préoccupé par l'opposition entre Eros et Thanatos dont on ne sait ce qui en sortira finit par une note pessimiste : « aussi le courage me manque-t-il pour m'ériger en prophète devant mes semblables et je m'incline devant leur reproche de ne pas être à même de leur apporter le réconfort, car c'est cela qu'au fond tous réclament, les plus sauvages révolutionnaires pas moins passionnément que les plus braves et pieux croyants ».

Freud a essayé d'interpréter avec ses outils, le matérialisme de Feuerbach, la psychanalyse qu'il a créée, le comportement humain. Mais il n'en a pas saisi l'essence : avec ses outils utilitaristes et matérialistes, il ne peut comprendre ni le révolutionnaire idéaliste, ni le pieux croyant ! Le sens de l'honneur dont il ne parle jamais, semble pour lui être une terre totalement étrangère !

5/ Freud et la révolution des années soixante

Les idées de Freud se sont propagées, même si des écoles dissidentes se développèrent. La plus importante fut celle de Carl Gustav Jung. Il y eut toute une polémique pour savoir si Jung fut ou non pro nazi. C'est du au fait qu'il accepta de 1933 à 1937 d'être à la tête de la société de psychanalyse allemande mais il refusa d'adhérer à l'institut Göring de psychothérapie et il collabora secrètement avec les alliés. Jung fut d'abord admirateur et le successeur quasi officiel de Freud. Mais en 1908, à Vienne, un propos de Freud est à l'origine d'un début d'éloignement : Jung dit qu'il a un vif souvenir de Freud lui disant : « mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle. C'est le plus essentiel ! Voyez-vous, nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable ». Selon Jung : « cela n'a rien d'un jugement scientifique mais relève uniquement d'une volonté personnelle de puissance » et il ajoute : « ce choc frappa au cœur notre amitié ». Dès lors, Jung voit dans la psychanalyse une théorie novatrice prise dans l'auto-justification de son créateur, une théorie qui n'admet pas les autres obédiences et que Jung nommera « le matérialisme scientifique » de Freud.

Une autre dissidence est celle des freudo-marxistes. En 1927, Wilhelm Reich publie « la fonction de l'orgasme » dans lequel il accuse les psychanalystes de se plier aux idéaux du capitalisme. En 1929, il publie « matérialisme dialectique et psychanalyse ». En 1955, Herbert

Marcuse qui fut d'abord marxiste avant de s'intéresser au freudisme, publie « Eros et Civilisation » dans lequel il désigne le principe de plaisir comme seule force permettant de

lutter contre l'ordre établi. En 1986, Marie Langer, argentine, auteur de « psychanalyse et révolution » rencontre Fidel Castro et organise un colloque de psychanalyse à Cuba.

L'Ecole dite de Francfort va ici jouer un grand rôle. Elle prend la forme en 1923 d'un institut de recherches sociales. De 1933 à 1950, ses dirigeants émigrent à New York et à Berkeley en Californie. En 1950, c'est le retour à Francfort.

Marcuse a eu beaucoup d'influence sur le mouvement contestataire étudiant des années soixante en Californie notamment mais aussi en France à l'occasion des événements de mai 68. On se souvient des slogans de l'époque : « il est interdit d'interdire », 'jouir sans entraves », « soyez réalistes, demandez l'impossible » « on achète ton bonheur. Vole-le ! » « le patron a besoin de toi, tu n'as pas besoin de lui » « prenez vos désirs pour des réalités », « même si Dieu existait, il faudrait le supprimer » ! L'influence de Freud y est plus forte que celle de Marx.

Le commentaire sur Wikipedia sous la rubrique « origines culturelles de Mai 68 » est révélateur de toute une vulgate pseudo sociologique : (par parenthèse, les sociologues n'ont prévu ni Mai 68 ni la chute de l'URSS !) « la jeunesse a maintenant sa propre culture (..) elle a aussi ses propres malaises, ses propres revendications (notamment en matière de liberté sexuelle) que les pouvoirs publics et le monde adulte tardent à comprendre (sic) ; au plan religieux, la France est ENCORE très catholique ; (.) les clivages sociaux sont ENCORE extrêmement rigides (..) le paternalisme autoritaire est omniprésent (..) il est impossible de fumer dans un établissement (!!!)ou dans les universités d'accéder pour les hommes aux internats de filles (..) le décalage est criant entre les aspirations d'une jeunesse (formée par qui ?) et les cadres moraux qu'ils sentent comme dépassés. (..) au plan philosophique, plusieurs auteurs ont eu une influence importante (. .) le freudo-marxiste Wilhelm Reich dont le manifeste « la révolution sexuelle » est paru en 1936, le livre d'Herbert Marcuse « l'homme unidimensionnel » paru en France en 1964 »

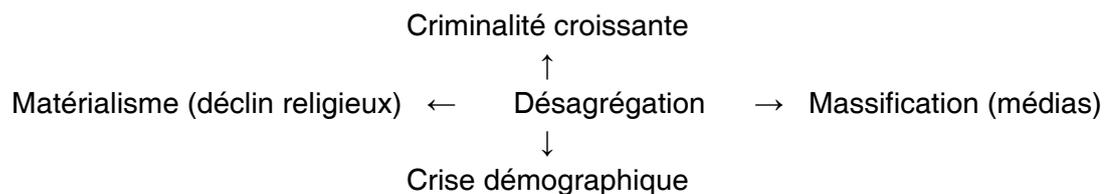
L'auteur de la rubrique sur internet dit justement qu'il s'agit d'une dynamique internationale avec le SDS allemands, les mouvements étudiants de Berkeley, le mythe Che Guevara ou chinois, le mouvement noir américain, etc.. Il y a un mélange de freudisme au niveau des aspirations et de marxisme dans la rhétorique et l'agitation révolutionnaire.

Mais ces mouvements des années soixante ont été préparés par toute une propagande à la télévision ou à l'école qui s'inspire en grande partie du freudisme, lequel a atteint en profondeur la société américaine qui est devenue le modèle de tout l'Occident. Il existe un freudo marxisme de gauche et un freudo libéralisme de droite qui ont en fait beaucoup de points communs. Hayek a justement discriminé entre un « vrai » libéralisme qui comprend l'importance des traditions culturelles pour une société libre, et un libéralisme « constructiviste » qui dérive facilement vers la social-démocratie, voir le socialisme révolutionnaire.

Le « mouvement des années soixante » a été négligé par beaucoup d'observateurs. Pendant les années soixante-soixante-dix, outre l'agitation militante, beaucoup de phénomènes de fonds ont frappé le monde occidental, mais aussi les pays libérés du communisme, Russie comprise.

C'est à ce moment que s'est enclenchée la plus grave crise démographique de l'Occident avec un véritable effondrement de la natalité. C'est à ce moment là que des vagues d'immigration de populations de culture non européenne se sont dirigées massivement vers le monde occidental, désarmé moralement pour s'y opposer. L'idéologie de « l'homme matière première interchangeable » a favorisé le phénomène. La rhétorique des droits de l'homme n'est que le masque idéologique de cette idéologie égalitariste de l'homme interchangeable.

C'est au même moment que la criminalité faisait un bon durable dans nos sociétés. En fait de « développement durable », nous avons créé une société de « criminalité durable » ! les statistiques sur le nombre de crimes et délits en France, même si elles sous-estiment la réalité sont parlantes : Selon le « Que-sais-je ? » sur l'insécurité, le nombre de crimes et délits est resté stable au niveau de 1,5 millions d'actes par an, de 1945 à 1968. Depuis lors, le chiffre est monté en lèche jusqu'à 4,5 ! Le phénomène s'explique en partie par l'immigration de populations mal intégrées mais cela n'explique pas tout. Dans le même temps, beaucoup de valeurs traditionnelles, y compris religieuses, déclinaient fortement. C'est aussi à cette période que la télévision a pu développer ses stéréotypes anticulturels et renforcer la réduction de la personnalité à la masse. Le schéma suivant peut être dressé : en bas, la cause matérielle, en haut la cause formelle (les normes), à gauche la cause finale (représentations religieuses) et à droite la cause motrice (massification) de la désagrégation du monde français en système utilitaire.



On pourrait aussi parler des 4 M : matérialisme, massification, mafiosisation et mortalisation (ce dernier mot s'appliquant à l'indifférence, voir l'hostilité envers la vie)

Une bonne partie de cette évolution est imputable à un freudisme vulgaire qui a envahit tout le corps social : le freudisme a favorisé le développement d'une sexualité anarchique qui n'a plus rien à voir avec la reproduction ; il a favorisé un affaiblissement de la morale répressive traditionnelle qui a favorisé l'expansion de la criminalité, il s'est opposé aux « contraintes éducatives excessives » qui a conduit à la déculturation, à la perte de la personnalité au profit de l'homme masse et il a tout fait pour détruire ce qu'il appelait « l'illusion religieuse ».

Ce rôle négatif a été observé par de nombreux anthropologues ou adeptes des sciences humaines : on en citera deux pour finir : Arnold Gehlen et Friedrich von Hayek.

6/ Gehlen et Hayek : Retour à la culture !

L'anthropologue et psycho-sociologue Arnold Gehlen, méconnu en France mais célèbre en Allemagne fait d'intéressantes remarques sur Freud dans son seul ouvrage traduit en français : « anthropologie et psychologie sociale » (PUF. 1990). « Vers 1920

règne Freud. Comme tout découvreur authentique, il nous a apporté une première carte, mais une carte déformée, (..) son anthropologie voyait l'esprit humain sous des images presque techniques, presque comme la vapeur qui s'élève au-dessus des enchevêtrements de pulsions, comme la soupape des pulsions dans les rêves (..) Où en est l'anthropologie aujourd'hui ? Je crois que l'image de l'homme donnée par Freud s'estompe à son tour ; elle n'a quand même pas pu survivre à deux guerres mondiales et le costume d'époque dont il habillait ses analyses leur donne peu à peu un charme tout particulier qu'il n'avait pas prévu (..) L'homme n'est pas exclusivement ce que chaque théorie faisait se développer et grossir comme un animal à l'engrais, l'esprit ou les pulsions. (..) Nous avons appris à voir la pluralité de l'homme, l'anarchie potentielle qu'il porte en lui, et en même temps, nous l'apercevons devant l'arrière plan des conditions sociales (..) une psychologie de l'extériorité apparaît à côté d'une psychologie de l'intériorité (..) il faut les réunir ! » Gehlen pense en effet que les institutions donnent de la cohérence à la personnalité, donc les contraintes sont non seulement bonnes mais vitales pour notre équilibre psychologique ! Il reconnaît à Freud d'avoir reconnu à la fin de sa vie la pulsion d'agression qui se décharge, dit Gehlen, par la guerre ou le labeur physique : si les deux disparaissent, l'homme devient angoissé !

Pour Gehlen, la théorie de la nature humaine varie mais toujours selon des présupposés européens (individualistes) : « les divers prophètes ne s'en rendent pas compte, chacun tient son idée de l'homme naturel pour la seule exacte et, en Amérique tout au moins, on en est arrivé à ce point dans le cas de la psychanalyse, que, dans de larges cercles, l'image de l'homme comme d'un être mû par ses pulsions sexuelles est considérée comme allant de soi (..) le subjectivisme règne sans partage, dans le continent le plus riche du monde, une théorie psychologique compliquée, la psychanalyse, se hausse au rang d'une philosophie (..) la théorie de Freud convenait aux rêves et aux névroses (..) mais quand elle a été appliquée aux religions » (et aux sociétés en général) « elle n'a plus emporté la conviction (..) Freud disait lui-même que la théorie des pulsions, noyau central de sa réflexion, était « ce qu'on peut appeler notre mythologie » (nouvelles conférences sur la psychanalyse).

Pour Gehlen, « la pensée freudienne a influencé les sciences sociales beaucoup plus profondément que ne l'a fait aucune théorie psychologique ». Toutefois, « l'idée que toutes les relations sociales sont directement ou indirectement de nature sexuelle est indéfendable ». Quant à la religion, Freud « nourrissait à la religion monothéiste patriarcale de forts sentiments de haine ce qui naturellement rend sa polémique partielle et violente ». Gehlen conclut que « la psychanalyse (..) est un mauvais instrument d'études de la psychologie sociale ». Il faut dire que les conclusions de Gehlen sur le malaise de notre civilisation sont inverses de celles de beaucoup de psychanalystes, surtout les freudo-marxistes. Mais il se considère plutôt comme l'adversaire de Rousseau. Pour lui, « l'instabilité intérieure de la vie pulsionnelle humaine apparaît presque sans limites » ; il n'y a pas de bon sauvage ! « le droit, la famille monogamique, la propriété ne sont nullement naturelles et sont très fragiles. Tout aussi peu naturelle est la culture de nos instincts et de nos pensées qui doit bien plutôt être rigidifiée, soutenue et tirée vers le haut par l'action extérieure de ces institutions. Et si l'on retire ces appuis, nous retournons vite à la primitivité (..) quand les sécurités, les stabilisateurs que contiennent les traditions établies, tombent et sont détruites, notre comportement perd toute forme, il est déterminé par les affects, il devient pulsionnel, imprévisible, on ne peut se fier à lui. Et dans la mesure où normalement, le progrès de la civilisation exerce une action destructrice, c'est-à-dire qu'il érode les

traditions, les droits, les institutions, il rend l'homme naturel, le rend primitif et le rejette dans l'instabilité naturelle de sa vie instinctive. Le mouvement conduisant à la décadence est toujours naturel et vraisemblable. Le mouvement vers la grandeur, l'exigence et le catégorique est toujours imposé, difficile et invraisemblable. Tout à fait comme le disent les plus anciens mythes, le chaos est l'hypothèse nécessaire et naturelle, le cosmos est divin et menacé ! Le point de vue que je défends est l'exact opposé de celui du 18^{ème} siècle ; le moment est venu d'un anti-Rousseau (..) La culture (..) quand elle devient trop différenciée, apporte une libération qui va trop loin et que l'homme ne supporte pas. Quand les jongleurs intellectuels, les dilettantes, s'imposent au premier plan, quand souffle le vent de la pitrerie universelle, les institutions les plus anciennes et les corporations professionnelles rigides se défont elles aussi, le droit devient élastique, l'art nervosité, la religion sentimentalité. Alors l'oeil expérimenté aperçoit sous l'écume la tête de Méduse, l'homme devient « naturel » et tout devient possible ! Il faut alors proclamer : « retour à la culture ! » (et non à la nature comme Rousseau). Pour Gehlen, la faiblesse de la nature humaine est telle qu'elle a besoin des formes strictes de la morale et des institutions. C'est donc l'inverse des souhaits du freudo marxisme de mai 68 !

Beaucoup de spécialistes des sciences sociales combattent le « freudisme vulgaire » qui tient lieu de conception de l'homme et de la société aujourd'hui. C'est intéressant de voir aussi la réaction d'un économiste comme le prix Nobel et grand économiste libéral Friedrich von Hayek. Il est encore plus sévère que Gehlen à l'égard de Freud. Dans le troisième tome de « droit, législation et liberté ; l'ordre politique d'un peuple libre », on peut lire : « si ayant toute ma vie (..) livré mes combats intellectuels contre le marxisme et le freudisme (..) et fait des incursions dans la psychologie, j'avais eu encore besoin d'une preuve que d'éminents psychologues, y compris Sigmund Freud, peuvent dire des sottises sur les phénomènes sociaux, cette preuve m'a été fournie (..) par Ernest Borneman sous le titre « psychoanalyse de l'argent ». Cela éclaire (..) l'étroite association entre la psychanalyse et le socialisme, et spécialement le marxisme ».

Dans son épilogue, il écrit : « lorsque les prophètes et philosophes (..) de Rousseau à Marx et Freud, ont protesté contre la morale courante, il est clair qu'aucun d'eux n'avait la moindre idée du degré auquel les pratiques qu'ils condamnaient avaient contribué à la civilisation dont ils faisaient partie (..) la tradition n'est pas quelque chose de constant mais le résultat d'un processus de sélection historique guidé non par la raison mais par le succès. La sélection culturelle n'est pas un processus rationnel, elle n'est pas guidée par la raison : c'est elle qui la crée (..) pas plus que nous n'avons bâti l'ensemble de notre système moral, il n'est en notre pouvoir de le changer en bloc (..) et puisque nous devons l'ordre de notre société à des règles transmises dont nous ne comprenons qu'en partie le sens, tout progrès doit être basé sur la tradition (..) il y a assurément place pour de l'amélioration, mais nous ne pouvons remanier ce que nous ne comprenons pas complètement, nous ne pouvons promouvoir que son évolution (..) l'éthique n'est pas pour nous affaire de choix. Nous ne l'avons pas fabriquée et ne pouvons pas la remodeler (..) de nouvelles possibilités entraînent toujours de nouvelles contraintes. L'homme a le plus souvent été civilisé contre son gré. C'était le prix qu'il devait payer pour assurer sa survie et celles de nombreux enfants (..) j'entends déjà nos modernes intellectuels foudroyer cette insistance sur la tradition par leur mortelle épithète de « mentalité conservatrice » mais pour moi il ne peut y avoir aucun doute : ce sont des traditions morales favorables plutôt que des projets raisonnés qui ont rendu le progrès possible dans le passé et qui feront de même dans l'avenir (..) les véritables chefs de file

réactionnaires sont certainement les socialistes de toute obéissance : en fait le socialisme tout entier est un produit de la résurgence des instincts primitifs ».

Le « vrai prophète » qu'était le prix Nobel Friedrich von Hayek (il avait prévu la chute de l'URSS dès 1985 !) termine par ce terrible jugement sur Sigmund Freud : « La destruction des valeurs indispensables par erreur scientifique : Freud. (..) Par ses profondes répercussions sur l'éducation, Sigmund Freud est probablement devenu le plus grand démolisseur de la civilisation. Bien que sur ses vieux jours, dans son livre « Malaises dans la civilisation », il semble avoir été troublé par certaines conséquences de son enseignement, son objectif fondamental d'abolir les répressions culturellement acquises et d'affranchir les pulsions naturelles a ouvert la plus fatale offensive contre la base de toute civilisation. Le mouvement a culminé il y a une trentaine d'années et la génération qui a mûri depuis a été largement éduquée selon ses théories. (..)

C'est la moisson de cette semence que nous récoltons aujourd'hui. Ces sauvages non domestiqués qui se représentent comme aliénés de quelque chose qu'ils n'ont jamais appris, et qui même entreprennent de bâtir une « contre-culture » sont l'inévitable produit de cette éducation permissive qui se dérobe au devoir de transmettre le fardeau de la culture et se fie aux instincts naturels qui sont les instincts du sauvage (..) Que pouvons-nous attendre d'une génération qui a atteint l'âge adulte pendant les cinquante années où la scène intellectuelle (..) a été dominée par une personnalité qui avait publiquement déclaré avoir toujours été et vouloir toujours rester un immoraliste ? » (..) Je crois que les hommes de l'avenir regarderont en arrière notre temps comme une époque de superstition principalement caractérisée par les noms de Karl Marx et Sigmund Freud ». (F. von Hayek ; « Droit, Législation et Liberté » tome 3 épilogue ; Paris PUF 1983)

Freud comme Marx s'est réclamé du scientisme si populaire à leurs époques. Comme l'écrit Hayek, leurs doctrines étaient des superstitions : « une époque de superstitions est celle où les gens imaginent qu'ils en savent plus qu'ils n'en savent en réalité. En ce sens, le 20^{ème} siècle a été exceptionnellement riche en superstitions et la cause en est une surestimation de ce que la science a accompli (..) dans les domaines complexes. (..) L'ironie de la chose est que c'est superstitions sont en grande partie sorties de l'héritage de l'ère de la Raison, cette ennemie infatigable de ce qu'elle considérait comme des superstitions ». (ibidem p.210) Mais quand ces superstitions sont devenues des croyances de masse, elles ne perdent leur emprise que de façon lente, principalement avec le renouvellement des générations.

Yvan BLOT

*Conférence faite à l'INSO à Paris sur « les faux prophètes »